

292 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
misere; & maudite servitude de la tyrannie, d'avoir un infame recours à des desordres, pour introduire l'esclavage sous un masque de liberté.

CHAPITRE XVI.

Les grandes richesses de Motezuma. La maniere dont on gouvernoit ses finances, & dont on rendoit la Justice; & d'autres particularitez du Gouvernement civil & militaire des Mexicains.

Les richesses de l'Empereur étoient si grandes, qu'elles ne suffisoient pas seulement à soutenir la dépense & les délices de sa Cour; mais encore à entretenir sur pied deux ou trois armées en campagne, afin de dompter les rebelles, ou couvrir ses frontieres, outre un fond considerable qu'il mettoit en reserve dans son épargne. Les mines d'or & d'argent apportoient un grand profit à la Couronne. Les salines, & les autres droits établis de toute ancienneté, n'en produisoient pas moins; mais le capital de ses revenus venoit des contributions de ses Sujets, que Motezuma avoit poussées jusqu'à des sommes excessives. Tous les hommes de travail de ce grand Empire païoient le tiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir: les ouvriers en rendoient autant du prix de leurs manufactures: les pauvres apportoient à la Cour, sans aucun salaire, tout ce que les autres devoient contribuer, ou ils reconnoissoient leur dépendance, par quelque autre service personnel.

Il y avoit divers Tribunaux répandus par tout l'Empire, qui avec le secours des Jurisdictions ordinaires, recueilloient les impôts, & les envoïoient à la Cour. Ces Ministres dépendoient du Tribunal de l'Épargne, qui residoit en la Ville capitale: & ils étoient obligez de rendre un compte exact du revenu des Provinces dont ils avoient l'Intendance. Leurs fraudes & leurs negligences étoient également châtiées; & il y alloit de la vie: ce qui faisoit naître les violences dont

DU MEXIQUE. LIVRE III.

293
ils ufoient à exiger les droits, puisque la misericorde n'étoit pas un moindre crime que le larcin, en la personne du Ministre.

Les plaintes des Peuples étoient grandes, & Motezuma ne les ignoroit pas: mais il mettoit l'oppression de ses Sujets entre les plus fines maximes de la politique, disant qu'il connoissoit leurs méchantes inclinations, & qu'ils avoient besoin de cette charge afin d'établir leur repos, puisqu'il n'en pourroit esperer d'obeïssance, s'il les laissoit enrichir; tres-habile à inventer des pretextes & des couleurs qui eussent quelque apparence de raison. Les Places voisines de la Ville capitale fournissoient du monde pour travailler aux ouvrages de l'Empereur. Elles envoïoient du bois à son Palais, ou elles contribuoient quelque autre chose aux dépens de leurs Communautéz.

Le tribut des Nobles étoit, d'assister à la garde de la personne du Prince, ou de servir dans ses armées, avec un certain nombre de leurs Vassaux. Ils luy faisoient, outre cela, de continuels presens, qu'il recevoit comme des dons, sans oublier de leur faire sentir qu'ils y étoient obligez. Il avoit plusieurs Tresoriers differens, suivant les diverses especes des choses qui entroient en son Empire: & le premier Tribunal delivroit tout ce qui étoit nécessaire à la dépense de la Maison de l'Empereur, & à la subsistance des armées. Les mêmes Ministres avoient soin de mettre à part ce qui restoit, afin de le porter au tresor Roïal: ils le reduisoient en especes, qui pussent être conservées long-tems, particulièrement en pieces d'or, dont ils connoissoient & estimoient la valeur, sans que l'abondance fît rabatre rien de son prix: au contraire, les grands Seigneurs le recherchoient & le gardoient avec soin; soit qu'ils fussent charmez par la noblesse & la beauté de ce métal; soit que sa destinée le porte à être plutôt la victime de l'avarice des hommes, que le secours de leurs besoins.

La maniere dont les Mexicains se gouvernoient étoit considerable, par le juste rapport que toutes les parties du Gouvernement avoient les unes aux autres. Outre le Conseil des Finances, qui s'appliquoit, ainsi qu'on l'a dit, à la dispensation des revenus de la Couronne & du Domaine de l'Empe-

reur, il y avoit un Conseil de Justice, où on relevoit les appellations de tous les Tribunaux inferieurs; un Conseil de Guerre, dont les Officiers avoient soin de la levée & de la subsistance des troupes; & un Conseil d'Etat, qui se tenoit ordinairement en presence du Prince, & où l'on déliberoit sur les affaires de la plus grande importance. Ils avoient encore leurs Juges de Commerce, outre plusieurs autres Ministres, comme des Prevôts de Cour, qui faisoient la ronde par la Ville, & qui poursuivoient les malfaiteurs. Ils avoient en main des bâtons qui marquoient leurs Charges, & ils étoient accompagnez de quelques Sergens. Leur Tribunal étoit en un endroit de la Ville, où ils s'assembloient pour juger les procez en premiere instance. Tous les jugemens étoient sommaires & sans écritures: le demandeur & le défendeur paroissent chacun avec ses raisons & ses témoins, & la contestation étoit décidée sur le champ. On l'examinait un peu plus long-tems, s'il y avoit lieu d'appel au Tribunal superieur. Ils n'avoient point de Loix écrites, mais ils se gouvernoient selon l'usage établi par leurs ancêtres; la coûtume leur tenant lieu de Loi, lorsque la volonté du Prince n'alteroit point la coûtume. Tous ces Conseils étoient composez de personnes d'une experience consommée dans les Charges de la guerre & de la paix: mais il n'y avoit que les Electeurs de l'Empire qui eussent séance au Conseil d'Etat. Les plus anciens Princes du sang Roial montoient successivement à cette dignité d'Electeur: & quand il se presentoit quelque matiere de grande consideration, on appelloit au Conseil les Rois de Tezeuco & de Tacuba, qui étoient les principaux Electeurs, par une ancienne prerogative, qui leur venoit par droit de succession. Les quatre premiers Conseillers étoient logez & nourris dans le Palais, afin d'être toujours auprès de la personne du Roi, & de luy donner leurs avis sur les affaires, qu'il ne prenoit le plus souvent, que pour autoriser ses Decrets dans l'esprit du Peuple.

Ils apportoient une égale attention, à récompenser le merite, & à punir les crimes. Les capitaux étoient, l'homicide, le vol, l'adultere, & les moindres irreverences contre la personne du Prince, ou contre la Religion. Les autres fautes se pardonnoient aisément, parce que la Religion même

desarmoit la Justice, en permettant les vices. On punissoit aussi de mort, le défaut d'integrité dans les Ministres; & il n'y avoit point de peché veniel pour ceux qui exerçoient des Offices publics. Motezuma avoit renouvelé cette coûtume à toute rigueur: il faisoit des diligences secretes & exquises, pour être informé de leur conduite, jusqu'à tenter leur desintéressement par des regales considerables, qui leur étoient presentez de la main de quelques personnes de confiance, dont ils ne se défioient pas. Celuy qui faisoit un faux pas sur ce sujet, étoit puni de mort, sans remission; severité qui meritoit d'être exercée par un Prince moins barbare, & dans un Etat mieux poli: aussi doit-on convenir que les Mexicains avoient quelques vertus morales, particulièrement celle de conserver une exacte droiture en l'administration de cette Justice, dont ils avoient quelque notion, & qui suffisoit à reparer les injures, & à maintenir la société avec les Citoïens; puisqu'on void qu'entre les abus de leurs coûtumes bestiales, ils ne laissoient pas de conserver quelque lumiere de cette premiere équité que la nature a donnée aux hommes, lorsqu'ils n'avoient point encore de Loi, parce qu'on ne connoissoit point de crimes.

Un des soins de leur Police qu'on ne peut trop estimer, est celuy qu'ils donnoient à l'éducation des enfans, & l'industrie avec laquelle ils formoient leurs inclinations, après les avoir examinées. Ils avoient des Ecoles publiques, où on enseignoit aux enfans du Peuple ce qu'ils devoient sçavoir; & d'autres Colleges ou Seminaires bien plus confiderez, où on élevoit les enfans des Nobles, depuis leur plus tendre jeunesse, jusqu'à ce qu'ils fussent capables de faire leur fortune, ou de suivre leur inclination. On trouvoit dans ces Colleges, des Maîtres pour les exercices de l'enfance, d'autres pour ceux de l'adolescence, & d'autres, enfin, pour la jeunesse. Les Maîtres avoient l'autorité & la consideration de Ministres du Prince; & c'étoit avec justice, puisqu'ils enseignoient les fondemens de ces exercices qui devoient un jour tourner à l'avantage de la Republique. On commençoit par apprendre aux enfans à déchiffrer les caracteres & les figures dont ils composoient leurs Ecrits; & on exerçoit leur memoire, en luy faisant retenir toutes les chansons historiques, qui contenoient les gran-

des actions de leurs ancêtres, & les loüanges de leurs Dieux. Ils passaient de là, à une autre classe, où on leur enseignoit la modestie, la civilité, & selon quelques Auteurs, jusqu'à une maniere réglée de marcher & d'agir. Les Maîtres de cette classe étoient plus qualifiés que les premiers, parce que leur emploi s'appliquoit aux inclinations d'un âge qui souffre qu'on corrige ses défauts, & qu'on émousse ses passions. En même-tems que leur esprit s'éclaircit dans cette épreuve d'obéissance, leur corps se fortifioit; & ils passaient à la troisième classe, où ils se rendoient adroits aux exercices les plus violens: c'est où ils éprouvoient leurs forces à lever des fardeaux, & à luter; où ils se faisoient des défis au saut, ou à la course; & où ils apprenoient à manier les armes, à escrimer de l'épée ou de la massue, à lancer le dard, & à tirer de l'arc avec force & justesse. On leur faisoit souffrir la faim & la soif. Ils avoient des tems destinez à résister aux injures de l'air & des saisons, jusqu'à ce qu'ils retournassent habiles & endurcis, dans la maison de leurs peres, afin d'être appliquez, suivant la connoissance que leurs Maîtres donnoient de leurs inclinations, aux emplois de la paix, ou de la guerre, ou de la Religion. La Noblesse avoit le choix de l'une de ces trois professions, également considérées, quoique la guerre l'emportât, parce qu'on y élevoit davantage sa fortune.

Il y avoit aussi d'autres Colleges de Matrones dévouées au service des Temples, où on élevoit les filles de qualité. On les mettoit dès leur tendre jeunesse, entre les mains de ces Matrones, qui les tenoient sous une étroite clôture, jusqu'à ce qu'elles en fortissent pour être établies, avec l'approbation de leurs parens, & la permission de l'Empereur; étant tres-adroites à tous les ouvrages qui donnent de la reputation aux femmes.

Les enfans des Nobles qu'on reconnoissoit portez d'inclination à la guerre, au sortir des Seminaires, passaient par la rigueur d'un autre examen fort remarquable. Leurs peres les envoient à l'armée, afin qu'ils apprissent ce qu'ils avoient à souffrir en campagne, & qu'ils connussent à l'épreuve, à quoy ils s'engageoient, avant que de prendre le rang de Soldat. Ils n'avoient point alors d'autre emploi que celui de Tamene, ou de porte-faix; portant leur bagage sur l'épaule entre les
autres,

autres, afin de mortifier leur orgueil, & de les accoutumer à la fatigue.

Celui d'entre ces apprentis qui changeoit de couleur à la vue de l'ennemi, ou qui ne se signaloit pas par quelque action de valeur, n'étoit point reçu dans les troupes: c'est pourquoy ils tiroient des services considerables de ces novices durant le tems de leur épreuve; parce que chacun cherchoit à se distinguer par quelque exploit, en se jettant tête baissée dans les plus grands perils; étant persuadé que pour se mettre au rang des braves, il faut établir sa reputation, en sacrifiant quelque chose à la temerité.

Les Mexicains ne connoissoient point de plus grand bonheur, que celui qui consistoit à acquérir de l'estime dans les occasions de la guerre; puisque les Princes consideroient cette profession comme le principal appui de leur Couronne, & les Sujets comme une vertu affectée à leur Nation. C'est par la voie des armes que les gens du Peuple s'élevoient au rang des Nobles, & ceux-ci aux plus hautes dignitez de l'Etat. Ainsi ils s'animoient tous à servir; au moins ceux qui se sentoient de l'ambition & du courage pour se pousser au-dessus des autres, aspiroient tous à acquérir les vertus militaires. Il y avoit un tems déterminé pour le service, par lequel on obtenoit le titre de Soldat, avec des privileges qui le distinguoient. Leurs armées s'assembloient sans peine, parce que les Princes de l'Empire & les Caciques des Provinces étoient obligez de se trouver au rendez-vous, avec les troupes qu'on leur ordonnoit d'amener. On remarque avec admiration, entre les grandeurs de cet Empire, que Motezuma avoit trente Vassaux si puissans, que chacun d'eux étoit capable de mettre en campagne jusques à cent mille hommes en armes. Ils commandoient leurs troupes dans l'occasion, sous l'autorité du Capitaine General, à qui ils obeissoient, comme à celui qui representoit la personne de l'Empereur quand il n'étoit pas à l'armée, ce qui arrivoit tres-rarement, parce que ces Princes croioient que leur autorité souffroit quelque diminution, lorsqu'ils s'éloignoient du Commandement de leurs armées, regardant comme un monstre en politique, de commettre ses propres forces au bras d'autrui.

Leur maniere de combattre étoit la même que celle que nous

avons décrite au combat de Tabasco, hors que les troupes Mexicaines gardoient plus d'ordre & de discipline, que le service y étoit plus exact, & les Soldats plus obeïssans; enfin, qu'il y avoit plus de Noblesse, & bien d'autres récompenses à esperer. Ils lançoient d'abord leurs dards, & leurs javelots, afin d'en venir aux mains à coups d'épées & de massuë; & souvent ils se jettoient à corps perdu sur l'ennemi, parce qu'entre ces Peuples c'étoit une plus grande action de valeur, de faire des prisonniers, que de tuer leurs ennemis, le plus brave étant celuy qui amenoit le plus de victimes pour les sacrifices. Les Charges de la guerre étoient fort estimées, & les Officiers fort respectez. Motezuma ne manquoit pas de récompenser liberalement ceux qui se distinguoient dans les occasions. Ce Prince avoit tant d'inclination aux armes, & tant d'ardeur à maintenir la reputation de ses troupes, qu'il avoit inventé des prix d'honneur pour les Nobles qui servoient à la guerre: c'étoit comme une espece d'Ordres militaires, avec des habits particuliers, & des marques d'honneur & de distinction. Il y avoit des Chevaliers de l'Aigle, d'autres du Tigre, & d'autres du Lion, qui portoient la figure de ces animaux, comme un colier de l'Ordre pendu au col, ou peint sur leurs mantes. Il fonda un Ordre superieur, où on ne recevoit que les Princes, ou les Nobles qui étoient du sang Roïal: & il s'y enrôla luy-même, afin de donner plus de consideration à cet habit. Les Chevaliers avoient une partie de leurs cheveux attachez par un ruban rouge, & de gros cordons de même couleur qui sortoient d'entre les plumes qui ornoient leur tête, & qui pendoient sur leurs épaules, plus ou moins, suivant le merite des exploits du Chevalier, que l'on distinguoit par le nombre de ses cordons; & on l'augmentoît avec de grandes ceremonies, à mesure que le brave se signaloit par de nouvelles actions: ainsi il y avoit toujours lieu de se faire un nouveau merite dans cette dignité.

On ne peut s'empêcher ici, de louer en ces Peuples l'ardeur genereuse avec laquelle ils aspiroient à ces récompenses honorables, & en Motezuma l'adresse de les avoir inventées; puisqu'encore que ce soit la monnoie la plus aisée à battre & à debiter, c'est néanmoins celle qui tient le premier rang dans les tresors des Princes.

CHAPITRE XVII.

Le stile dont les Mexicains se servoient pour mesurer & compter leurs années & les mois: Leurs Fêtes, leurs Mariages, & leurs autres coûtumes dignes d'être remarquées.

Les Mexicains avoient une metode tres-considerable en la disposition de leur Calendrier: ils le regloient sur le mouvement du Soleil, dont ils sçavoient prendre la hauteur & la declinaison, qui leur donnoient les differences du tems & des saisons. Leur année, ainsi que la nôtre, étoit de trois cens soixante-cinq jours; mais ils la divisoient en dix-huit mois de vingt jours chacun, ce qui faisoit le nombre de trois cens soixante jours: les cinq qui restoient étoient comme intercalaires; on les ajoûtoit à la fin de l'année, afin qu'elle égalât le cours du Soleil. Durant ces cinq jours, qu'ils croioient que leurs ancêtres avoient laissez exprés, comme vuides & hors de compte, ils s'abandonnoient aux plaisirs de l'oïveté, & ne songeoient qu'à perdre le plus agreablement qu'ils pouvoient ces restes de tems. Les Ouvriers cessoient leur travail, on fermoit les boutiques, on ne plaidoit point aux Tribunaux, & on ne sacrifioit point dans les Temples. Ils se visitoient les uns les autres, & ils se donnoient toute sorte de divertissemens; afin, disoient-ils, de se dédommager par avance des chagrins & des miseres de l'année où ils alloient entrer. Elle commençoit au premier jour du printems; & elle ne differoit de nôtre année solaire, que de trois jours, qu'ils ôtoient de nôtre mois de Fevrier.

Ils avoient aussi leurs semaines, de treize jours chacune, avec des noms differens, qu'ils marquoient sur leur Calendrier, par diverses figures. Leurs siecles étoient de quatre semaines d'années, dont la metode & la distribution étoit faite avec beaucoup d'art, & se conservoit soigneusement; afin d'apprendre à la posterité, ce qui s'étoit passé de plus considerable.